

Approche sociologique de la génération

Author(s): Marc Devriese

Source: *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, No. 22, Numero special: Les générations (Apr. - Jun., 1989), pp. 11-16

Published by: [Sciences Po University Press](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/3769256>

Accessed: 07-01-2016 13:09 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Sciences Po University Press is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*.

<http://www.jstor.org>

APPROCHE SOCIOLOGIQUE DE LA GÉNÉRATION

Marc Devriese

Chez les sociologues et les psychosociologues, à lire Marc Devriese, il semble que la génération ne soit pas un concept mais une notion à géométrie variable. Leurs travaux permettent toutefois de distinguer utilement l'appartenance à une génération de celles de l'âge, de la cohorte ou de la période.

○ UNE DÉFINITION MULTIPLE

De quoi parle-t-on en sociologie quand on use du terme ou du thème de la génération ? Y a-t-il polysémie du mot ou pluralité des constructions scientifiques ? On évoquera trois axes de définition de la notion.

Un des pôles de recherche sur la génération est celui de la psychologie et la psychanalyse, c'est sur l'âge et la famille qu'elle focalise. Appuyée sur la psychologie de Piaget et de Kohlberg, elle étudie la structuration de l'individu, de sa personnalité, en analysant les mécanismes d'autorité et de transmission. Placée au niveau individuel et familial, la recherche s'étend néanmoins par le biais des fonctionnalistes au plan micro-sociétal¹. Fondée sur des catégories de la psychanalyse comme le conflit oedipien, les recherches sur la génération tendent à établir un parallèle entre le conflit familial parents-enfants et les conflits jeunes-

adultes dans la société². L'élargissement de la recherche à l'ensemble de la société, via la théorie d'Eisenstadt³, conduit les chercheurs à se pencher sur les mécanismes du changement social. Les démographes⁴, notamment, tentent d'analyser à leur tour la succession des générations et son effet.

Culminant avec l'œuvre des gérontologues, la recherche en psycho-sociologie se définit comme l'étude des cohortes démographiques tout d'abord, de leur arrivée à leur sortie de la pyramide des âges ; de la dynamique générationnelle ensuite, suscitée par la succession infinie des générations ; par l'analyse, enfin, du parcours de vie – le facteur âge –, de la constitution et du rôle des groupes d'âges – la stratification –, de la modification des comportements dus à l'âge – le behavioralisme –, et des différenciations qui en résultent. Il s'agit d'une sociologie de l'âge, des âges de la vie et du temps.

La sociologie politique offre une autre voie. Influencée par les études précédentes, elle tente d'appréhender les mécanismes par lesquels la société intègre les générations nouvelles : les phénomènes de transmission,

2. Gérard Mendel, *La crise des générations. Etude socio-psychanalytique*, Paris, Payot, 1969.

3. Shmuel N. Eisenstadt, *From generation to generation. Age groups and social structure*, New York, Londres, The Free Press, Macmillan, 1964, 357 p.

4. Leonard D. Cain Jr., « Life-course and social structure », in E. Faris (ed.), *Handbook of modern sociology*, Chicago, Rand McNaley, 1964, p. 272-309.

1. Kingsley Davis, « The sociology of parent-youth conflict », *American Sociological Review*, 5 (4), 1940, p. 523-534.

d'héritage ou de reproduction notamment, l'éducation et, plus largement, la socialisation, mot vaste et trop vague pour une réalité hétérogène et complexe. Dire que les enquêtes apportent des résultats concordants serait inexact. Que les valeurs politiques, religieuses ou culturelles soient généalogiquement mieux transmises les unes que les autres, sur cette question les conclusions divergent.

Pour les structuro-fonctionnalistes, tout enrayement de la machine sociale dans son entreprise de socialisation et d'intégration serait une dysfonction résultant d'une aliénation provisoire de la jeunesse. La société assurerait, selon eux, une continuité ou une continuité sélective du système politique et social, c'est-à-dire l'ordre social, qui permettrait un renouvellement et une évolution sans heurt.

C'est donc l'impact des générations nouvelles dans le changement social – progressif ou sporadique – qui retient l'attention des sociologues. Ce qui revient à dire que la génération en tant que principe de division du monde social, au même titre que l'âge ou la classe sociale par exemple, constitue une prise de position du sociologue.

Par conséquent, la multiplication et la diversification des recherches sur les mouvements de jeunes des années 1960 et depuis sur les modes et les « sous-cultures » des jeunes, visent à saisir les révélateurs d'une génération – modification des valeurs, organisation, projet – afin d'anticiper ces mouvements et de prévoir le changement social. L'absence de statut d'une jeunesse étudiante évincée de la vie productive et des rôles d'autorité des adultes permet-elle le développement de valeurs nouvelles ? Celles-ci sont-elles abandonnées ou confortées à la phase adulte, entérinées socialement ? Quand y a-t-il frein, blocage ou avance rapide du changement social ? Autant de questions pour lesquelles se dessinent des réponses.

Un troisième axe de la recherche est constitué par la sociologie historique. Longtemps dépendante du positivisme de Comte,

Mentré, ou Gasset¹, bornée à la recherche d'un rythme des générations et préoccupée de déterminer la longueur de celle-ci, la sociologie historique des générations a trouvé une première élaboration théorique avec Mannheim². Est alors établie la distinction entre la cohorte démographique annuelle et la génération. Certes, le phénomène des générations est dépendant du rythme biologique de la naissance et de la mort, mais il n'est ni déductible de, ni compris en lui. Il indique uniquement le positionnement commun d'individus dans la dimension historique du processus social. Ce qui signifie qu'ils sont en position d'expérimenter les mêmes événements et les mêmes processus. Y a-t-il pour autant « conscience de génération », ou cette potentialité d'unification se limite-t-elle au fait que les individus partagent le même temps historique et qu'ils sont susceptibles de vivre les mêmes événements ? Un événement frappe tous les individus et donc toutes les « générations », mais arrive pour chacun à un moment donné de la stratification de la conscience. Or cette stratification est différenciée. De fait, la dialectique interne de la mémoire, l'organisation et la ré-organisation de celle-ci est un processus typiquement individuel. Pour un individu âgé, ce sera probablement un événement parmi d'autres, pour le jeune ce sera la première expérience. Il y a donc une différence subjective de poids de l'événement qui sépare les individus en fonction de l'expérience, une différenciation dans l'impact et l'interprétation. Plus largement encore, il y a objectivement un effet d'ajustement des « habitus » différenciateurs, dans la mesure où la partie de l'héritage apprise ou inculquée de façon consciente

1. François Mentré, *Les générations sociales*, Paris, Editions Bossard, 1920. Sur José Ortega y Gasset, non traduit en français, voir *International encyclopedia of the social sciences*, New York, Glencoe, Free Press, 1968, à « Generations » et « Ortega y Gasset ».

2. Karl Mannheim, « Das Problem der Generationen », *Kölner Vierteljahrshefte für Soziologie*, 7 (2-3), 1928, (« The problem of generations », in *Essays on the sociology of knowledge*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1959, p. 276-322).

(réflexive), par l'individu, est plus limitée qualitativement et quantitativement que celle transmise soit sciemment par des modèles reconnus et conscients (école...), soit inconsciemment (reproduits) par des modèles inconscients (traditions...). Si l'on voulait schématiser, on distinguerait analytiquement une mémoire transmise (familiale), apprise (collective), et une autre vécue (individuelle). Cette dernière n'est donc qu'une partie de la mémoire, en articulation avec les deux autres¹.

○ GÉNÉRATION POTENTIELLE
ET GÉNÉRATION EFFECTIVE

Se poser la question de la génération, c'est donc s'interroger sur les liens, les solidarités entre les individus, ainsi que sur la multiplicité et la force de ces liens. Pour qu'un degré soit franchi entre cette potentialité de génération et une génération effective, il faut en effet que se crée un lien entre ces individus égaux en âge : qu'ils partagent une destinée commune (même unité de temps, de lieu, de culture) ; qu'ils expérimentent les mêmes problèmes historiques concrets ; qu'ils participent des courants sociaux et intellectuels propres à leur société et à leur période ; qu'ils aient une expérience active ou passive des interactions des forces qui créent une situation nouvelle.

On a souvent attribué aux générations nouvelles une capacité d'innovation et de changement ; la conception positiviste dans sa vision quantitative et naturaliste associait des « vagues de générations » à des « vagues de progrès ». Y a-t-il pour autant des cycles, des rythmes ou des intervalles de générations, ou est-il illusoire d'en chercher ?²

Le changement continu des conditions objectives (changement social externe) entraîne-t-il l'incorporation de changements de comportements de la part des nouvelles

générations (changement social interne) ? S'il en est ainsi, « expérimenter les mêmes problèmes historiques concrets », c'est être exposé aux mêmes données objectives (psychologiques, sociales, historiques, économiques, démographiques) et donc élaborer des anticipations fondées en réalité ; « participer des courants sociaux et intellectuels propres » à la société et à la période, c'est connaître des comportements consécutifs à ces données.

Le « degré d'exposition à l'événement » souligne le fait que les individus sont touchés différemment par le changement social, ce qui peut susciter des rassemblements générationnels plus ou moins durables. En ce qui concerne le changement social externe, on conçoit qu'un événement économique (famine, industrialisation...) touche diversement les riches ou les pauvres, les urbains ou les ruraux et marque différemment une « génération » d'une autre. Pour le changement interne également, un événement politico-social quelconque frappe de façon contrastée le rural et le citadin, voire le Parisien, et les individus qui en sont à l'origine se distinguent des autres. Il y a donc des différences entre les groupes d'âge mais aussi à l'intérieur de ceux-ci. Dans une « génération » ou au sein des « générations » existantes, les membres vivent chacun un changement social qui est fonction de leur exposition et de leur degré d'investissement.

La modification des comportements étant subordonnée à l'occurrence de changements externes, il est erroné de lier le changement interne à la génération, ce qui revient à associer un phénomène biologique avec des phénomènes produits par des forces sociales ou culturelles, donc à faire une sociologie des tables chronologiques qui a pour perspective de « découvrir » des mouvements fictifs de générations correspondant aux points cruciaux de la chronologie historique³. Cependant, il faut considérer éga-

1. Voir, entre autres, Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, PUF, 1950 (rééd. 1968).

2. Cf. les positivistes en général, mais également, Bennett M. Berger, « How long is a generation ? », *British Journal of Sociology*, 11 (1), mars 1960, p. 10-23.

3. Cf. les positivistes, Ottokar Lorenz, mais aussi Daniel Elazar, « The generational rhythm of American politics », *American Politics Quarterly*, 6 (1), janvier 1978, p. 55-94.

lement la différence objective de poids entre des événements mettant en crise des secteurs plus ou moins larges du monde social. C'est le cas vraisemblablement des grandes catastrophes (guerres, cataclysmes...) qui constituent des générations « évidentes » aux yeux de l'historien, par crise, cassure des rythmes, réunion d'univers habituellement séparés, fusion des chronologies. Ils forment une base commune de générations. Ces événements dits « unificateurs » ou « fondateurs » de générations relèvent d'une histoire tellement objective qu'ils s'imposent à l'historien. Toutefois, le caractère de représentation de la génération est à prendre en compte. Dans la majorité des cas, la représentation de la génération est l'objet d'une lutte pour une définition légitimée de l'événement, à laquelle l'historien participe s'il n'y prend pas garde.

Ainsi la guerre, par exemple, peut être un événement « absolu » qui marque les classes d'âge qui la font, soit comme première expérience d'une génération, qui relativise tout le reste, soit par élimination de celle-ci (génération perdue)¹. Elle peut marquer une génération antérieure en tant qu'événement qui ne peut pas être interprété à la lumière de l'expérience passée qu'elle annihile, événement traumatisant par dessus tout, inexplicable (génération des camps, de l'holocauste)². Elle peut marquer encore une génération postérieure soit parce que, appelée à remplacer la génération disparue, elle se substitue à elle, soit parce que son expérience naissante n'a pas de commune mesure avec l'événement en mémoire. Ce qui signifie qu'un argument d'autorité du type « avoir payé de sa personne », objectivé par ailleurs dans des institutions (anciens combattants, veuves de guerre...) et constitué en mémoire, accroît la force d'une représentation qui devient dominante et autorise,

par exemple, les « anciens » ou les « témoins » à prendre seuls la parole ou à agir.

○ GÉNÉRATION UNIE OU GÉNÉRATION PLURIELLE ?

La définition-construction d'une génération suppose-t-elle l'unicité de celle-ci ou révèle-t-elle au contraire sa diversité par le biais de la lutte pour la production et l'imposition d'une définition de l'événement et d'une construction de la génération uniques ?

Parler de degré d'investissement et d'exposition sélective signifie qu'à l'intérieur même d'une génération il y a contraste. Contraste par rapport aux événements, contraste aussi au niveau des anticipations individuelles. Au sein d'une génération coexistent donc des unités générationnelles formées de groupes d'individus qui confrontent leur perception du réel, véhiculent des attitudes fondamentales, intégratrices, et des principes formateurs qui ont force socialisante. Il existe de nombreuses unités générationnelles au cœur d'une génération mais reliées par une communauté de préoccupations inhérente à la période. Elles peuvent revêtir des formes multiples : groupes, mouvements... et ne sont pas l'attribut spécifique de la jeunesse. En effet, si une génération nouvelle expérimente des attitudes radicales qui ont fonction d'innovation mais aussi de contestation, seuls quelques individus persistent dans cette voie et se marginalisent ; la majeure partie d'entre eux intègre la société professionnellement et familialement. Ce qui ne veut pas dire que les valeurs développées antérieurement ne seront pas menées à leur terme socialement, politiquement, par ceux-ci devenus adultes. Enfin, ces unités générationnelles sont des minorités agissantes en comparaison de la totalité des membres de la génération qui, individuellement, élaborent leurs propres réponses.

Ces unités générationnelles peuvent être rassemblées autour de groupes concrets, de noyaux, sorte de vases clos, propices à une stimulation intellectuelle mutuelle, lieux où

1. Sur la recherche par les historiens de générations « historiques », cf. Robert Wohl, *The Generation of 14*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1980, vii-307 p.

2. *Generations of the Holocaust*, New York, Basic Books, 1982.

s'élaborent les réponses propagées ensuite par les unités qui les considèrent comme l'expression satisfaisante de leur situation. Ces groupes réflexifs sont animés parfois par des intellectuels qui n'appartiennent pas forcément au même groupe d'âge mais qui se rattachent aux unités et aux groupes concrets, soit du fait de leur position dominante dans le champ politique, soit du fait de leur propre position dominante dans le champ intellectuel.

Si les unités générationnelles sont différenciées, du fait qu'elles proposent des réponses contrastées à une même situation, elles sont surtout antagonistes voire combattantes, car elles tentent de conquérir les autres. Le rôle des intellectuels, dans une large mesure, réside dans leur capacité à imposer une représentation unique de « leur » génération. Bien souvent le discours met en valeur le modernisme, le progressisme ou la non-conformité de leur position¹. Que ce caractère de nouveauté soit effectif ou présenté comme tel, il représente néanmoins l'archétype de la lutte pour la production de générations, que traduisent des formules du genre : « Les anciens contre les modernes »². Autrement dit, c'est l'intégration de cette représentation par les individus qui unifie la génération, car elle est dominante ou elle le devient.

On pourrait ainsi distinguer une histoire « dure » qui consacrerait la réussite de porte-parole parvenus à faire de « leur génération » l'Histoire, et une histoire « molle » qui verrait la compétition active de porte-parole pour imposer chacun une construction de « leur » génération. Il y a donc autant de générations « possibles » que de constructions et reconstructions de générations. En témoignent les débats, toujours actuels, sur

mai 1968, qui font apparaître une « génération July » vingt ans après la « génération Cohn-Bendit », ou ceux sur la Révolution française.

○ PENSER GÉNÉRATIONNELLEMENT

Analyser en termes de génération, c'est donc saisir la diversité des anticipations des individus composant la société, mais c'est également appréhender la complexité des liens qui les unissent. C'est pourquoi il ne peut y avoir de « modèle » de génération ; celle-ci ne serait pas un concept mais une notion à conceptualisation diverse. Le modèle retenu et débattu par les sociologues et les psycho-sociologues empiristes qui ont adjoint successivement l'âge, la cohorte puis la période, s'il peut être d'un certain apport pour l'histoire, fonctionne néanmoins avec trois facteurs ambigus dans leur utilisation et leur interprétation. Trois constantes pour expliquer une variable... On évite ici ce débat long et ardu, qui reflète l'histoire mouvementée de la notion. Cependant, au vu de ce qui précède, on peut provisoirement avancer que l'âge ne définit pas la génération, c'est la communauté d'expériences qui la définit, et par conséquent un individu « en avance » ou « en retard » peut appartenir à une génération qui « n'est pas de son âge » ; que la cohorte n'est pas la génération, mais un agrégat d'individus artificiellement saisis dans le temps ; que la période ne révèle pas une génération homogène, mais une génération plurielle parmi des générations.

Le refus de penser en termes de génération plutôt que de cohorte d'une part, le refus d'analyser, d'autre part, en termes de mémoire cet objet curieux non identifié, conduisent à des impasses. Et pourtant, qu'est-ce que la génération sans la mémoire ? La construction sur le moment par les porte-parole ou la reconstruction a posteriori par les historiens des générations (« générations d'après-guerre », « générations pacifistes »...) ne constituent-elles pas en elles-mêmes des enjeux de mémoire ? Il y a un refus de la

1. A ce sujet, Ted Goertzel, « Generation as conflict and social change », *Youth and Society*, 3, mars 1972, p. 327-352 ; Robert S. Laufer, Vern L. Bengston, « Generations, aging, and social stratification : on the development of generational units », *Journal of Social Issues*, 30 (3), 1974, p. 181-205.

2. Voir Annie Kriegel, « Le concept politique de génération : apogée et déclin », *Commentaire*, 7, 1979, p. 390-399. Jean-Paul Sartre, « Situation de l'écrivain en 1947 », in *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948, p. 203-374.

génération et de la mémoire considérées comme des choses en sociologie, même si elles sont souvent implicitement postulées¹.

Si génération et mémoire préoccupent aujourd'hui les sciences sociales, c'est qu'elles ont été trop longtemps négligées. Penser en leur terme s'impose. Toutefois, pour la mémoire comme pour la génération, il n'y a pas de modèle ni d'analyse macro-sociale qui tiennent a priori. La recherche passe d'abord par la diversité des mémoires particulières. Chaque individu a subi, à côté de sa mémoire vécue individuelle, l'empreinte des mémoires vécues collectives, fortes et constituées, des unités générationnelles auxquelles il a appartenu². Plus la solidarité a été importante, plus elles sont parlantes, plus les cassures sont visibles. Ces « sous-systèmes », minorités raciales, ethniques, entités régionales, politiques, religieuses ou sociales, sont la clé à la fois des différences intra- et inter-générationnelles. C'est leur étude qui permet

d'apprécier la diversité et donc la totalité d'une génération, ce sont leur évolution et leur modification qui permettent de distinguer les générations et, pour l'historien, d'interpréter un événement générationnellement sans « générationisme »³.

□

3. Voir, outre les ouvrages déjà cités, Norman B. Ryder, « The cohort as a concept in the study of social change », *American Sociological Review*, 30 (6), décembre 1965, p. 843-861 ; « Youth, generation and social change », *The Journal of Social Issues*, 30 (2-3), 1974 (n° spécial) ; « Political generations », *European Journal of Political Research*, 5 (2), juin 1977 (n° spécial) ; « Generations », *Daedalus*, 4, automne 1978 (n° spécial). *Rapport au temps et fossé des générations*, table ronde du CNRS, Association des âges, Gif-sur-Yvette, 29-30 novembre 1979, IX-166 p. ; « Génération et politique », table ronde n° 2 du CNRS, Association française de science politique, Paris, Congrès des 22, 23 et 24 octobre 1981 ; Garms-Homolova, E.M. Hoerning, D. Schaeffet (eds.), *Intergenerational relationships*, New York-Toronto, C.J. Hogrefe, 1984 ; M. Kent Jennings, R.G. Niemi, *Generations and politics*, Princeton, Princeton University Press, 1981.

1. Cf. Max Weber, dans Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Paris, Gallimard, 1938, p. 117-125 (rééd. 1986).

2. Voir le sondage et ses interprétations dans : « Les Français et leur histoire », *L'Histoire*, 100, mai 1987, p. 70-80.

Diplômé en science politique et en histoire du 20^e siècle, Marc Devriese s'intéresse à l'anthropologie politique et notamment à l'histoire comparée des institutions, symboliques surtout. Il prépare une thèse à l'Ecole des hautes études en sciences sociales sur l'origine et la fonction politique des eunuques dans les grands empires.